Par le détour de l'humour. Le rire dans les groupes de supporters de football

Ludovic Lestrelin

▶ **To cite this version:**

Ludovic Lestrelin. Par le détour de l'humour. Le rire dans les groupes de supporters de football. Terrain : revue d'ethnologie de l'Europe , 2020, Terrains [rubrique en ligne], 22 p. 10.4000/terrain.20858 . hal-03070266

HAL Id: hal-03070266

https://normandie-univ.hal.science/hal-03070266

Submitted on 3 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Terrain
Anthropologie & sciences humaines
Terrains | 2020

Par le détour de l'humour

Le rire dans les groupes de supporters de football

Ludovic Lestrelin

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/terrain/20858
DOI : 10.4000/terrain.20858
ISSN : 1777-5450

Éditeur
Association Terrain

Ce document vous est offert par Nantes Université

Référence électronique
Ludovic Lestrelin, « Par le détour de l'humour », *Terrain* [En ligne], Terrains, mis en ligne le 17 décembre 2020, consulté le 03 novembre 2022. URL : http://journals.openedition.org/terrain/20858 ; DOI : https://doi.org/10.4000/terrain.20858

Ce document a été généré automatiquement le 17 décembre 2020.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International - CC BY-NC-ND 4.0
https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/

Par le détour de l'humour

Le rire dans les groupes de supporters de football

Ludovic Lestrelin

1 Interrogé sur la naissance de sa passion pour le football et conduit à disserter sur les joueurs figurant dans son panthéon personnel, voici ce qu'un Français, résidant en Normandie et dont le club de cœur est l'Olympique de Marseille, m'a un jour répondu à propos d'un célèbre attaquant anglais ayant porté les couleurs du club marseillais entre 1989 et 1992 :

> « Chris Waddle, son jeu, c'était du théâtre. Il était capable de faire rire les gens, de les faire vibrer. Faire le spectacle, c'est important. Avec ses passements de jambes, il faisait tourner en bourrique ses défenseurs. Même si parfois, ça n'aboutissait qu'à une simple passe, tout le stade en redemandait[1]. »

2 Si l'on s'intéresse à l'engouement populaire qui accompagne leur passage dans un club, il est assez rare d'envisager que le thème de l'humour puisse jouer un quelconque rôle dans le rapport d'attachement qui se noue entre les sportifs et les supporters. Force est de constater qu'au-delà des joueurs eux-mêmes, faire rire ne compte pas parmi les qualités premières prêtées aux acteurs du football professionnel. La chose est particulièrement vraie pour celles et ceux qui se tiennent dans les gradins pour encourager leur équipe, volontiers associés et réduits aux excès du chauvinisme et à l'aliénation quand ce n'est pas à la violence et au racisme. Je souhaiterais pourtant ici pointer le décalage entre les représentations entourant la figure du supporter et la réalité de l'expérience qui consiste à être membre d'un collectif organisé ayant pour projet de soutenir régulièrement et activement un club par la voix et le geste. Plus encore, j'aimerais montrer que l'humour est un aspect incontournable des modes d'interaction caractéristiques du monde supportériste, y compris dans ses composantes

radicales incarnées par les « ultras ». En ce sens, la capacité à faire rire ses camarades s'avère une qualité hautement appréciée, à même d'offrir à son détenteur un statut valorisé au sein de son groupe d'appartenance.

3 Cette contribution a pour ambition de suivre le fil de l'humour en le reliant aux manières d'être ensemble propres aux supporters. Pour ce faire, mon approche prend pour point de départ les apports croisés de la sociologie interactionniste et de la méthode ethnographique, entendue comme

> « démarche d'enquête, qui s'appuie sur une *observation prolongée*, continue ou fractionnée, d'un milieu, de situations ou d'activités [...]. Le cœur de la démarche s'appuie donc sur l'implication directe, à la première personne, de l'enquêteur, qu'il soit sociologue, anthropologue, politiste ou géographe, en tant qu'il observe, en y participant ou non, des actions ou des événements en cours. Le principal médium de l'enquête est ainsi l'expérience incarnée de l'enquêteur. » (Céfaï 2010 : 7)

4 Si la connaissance « par corps » du chercheur et son expérience sensible de l'objet étudié lui donnent accès à des schèmes pratiques et des habitus (Wacquant 2015), investir les organisations de supporters selon cette posture méthodologique et épistémologique permet alors de voir et de sentir combien l'humour est loin d'y être un détail anecdotique et insignifiant[2]. À rebours de l'étiquette de légèreté qui colle au rire, l'attention portée à cette modalité de l'interaction sociale est en réalité un détour pertinent et précieux pour saisir des enjeux profonds. Les motifs de l'action violente pourraient être de ceux-là et l'on sait combien ce thème a occupé, ces dernières décennies, les sociologues prenant pour terrain d'étude les supporters de football.

De la facétie et de la distanciation dans la réception du spectacle footballistique

5 C'est un réflexe répandu que « de mettre en avant le hooliganisme et l'engagement à l'extrême droite comme caractéristiques essentielles de l'engouement pour le football » (Mignon 1998a : 223). Les scientifiques s'étant risqué à travailler sur le « sujet supporters » ont beau se fixer pour principe premier de s'affranchir de sa dimension polémique, régulièrement nourrie d'un traitement médiatique sensationnaliste, ils se sont largement centrés sur l'étude de la violence, du racisme ou encore de la « politisation idéologique » des tribunes. Par conséquent, les enquêtes ont été principalement menées auprès des éléments les plus visibles et les plus spectaculaires des stades, à savoir les supporters ultras et hooligans (Wittersheim 2014). La focalisation sur ces questions et sur cette frange des individus présents en tribunes s'explique en partie par les conditions d'émergence de la recherche sur le supportérisme. Celle-ci est fortement liée à la commande institutionnelle depuis que la tragédie du Heysel en 1985 a érigé le hooliganisme en tant que problème social[3]. L'importante demande de connaissances émanant des autorités publiques et sportives invite dès lors à retenir le potentiel menaçant et violent des regroupements collectifs générés par le football professionnel pour envisager les réponses pénales, policières, éducatives ou encore technologiques et architecturales les plus appropriées, autant de dimensions abondamment traitées par les sociologues (Busset *et al.* 2008). Sous cet angle, le supportérisme est donc appréhendé comme une activité pleine de gravité et aux conséquences potentiellement dramatiques.

6 S'ajoute à ces premiers constats l'un des écueils bien connus des chercheurs travaillant sur la culture populaire, celui du misérabilisme. Dans le cas spécifique du suivi du football, une occupation qui relève du spectre des loisirs populaires, cela se traduit par la difficulté de penser les publics de ce sport autrement que par la négative et le manque. Passivité des supporters et idolâtrie à l'égard des joueurs sont ainsi des prénotions largement partagées qui trouvent leur expression savante dans les thèses de la dépossession culturelle et de l'aliénation. De telles orientations de recherche font de l'absorption des supporters par les enjeux du spectacle un postulat peu interrogé.

7 Dans un tel contexte, retenir l'humour et la facétie comme formes de participation au match de football est bien délicat. La chose peut même paraître incongrue et hors de propos. De fait, rares sont les chercheurs francophones en sciences sociales qui s'y sont essayé. Christian Bromberger est le premier à l'avoir fait. Prenant au sérieux la question de la plaisanterie et du rire, il a posé des jalons dans des publications qui synthétisent les résultats des enquêtes conduites au cours des années 1980 à Marseille, Naples et Turin.

8 Il concède pourtant qu'« un match de football est un drame à l'issue incertaine, dont le déroulement et le spectacle semblent laisser bien peu de place à la facétie, cette mise à distance amusée de soi, des autres, des événements » (Bromberger 1988 : 137). « Ce sont aussi les épisodes intenses, tragiques ou joyeux, que notre mémoire retient des grands matchs de football », ajoute-t-il[4]. Il écrit encore que, « fondamentalement, la pratique et le spectacle sportifs ne sont pas des histoires drôles [...]. Le comique dans un stade où se déroule une vraie compétition ne semble, au premier constat, qu'accidentel ou interstitiel. » (*ibid.* : 138) Bref, « intensité du drame, gravité des symboles, angoisse, souffrance, joie semblent laisser bien peu de place au sourire, complice ou détaché. On ne badine pas avec un match. » (Bromberger, Hayot & Mariottini 1995 : 304-305)

9 Ces faits avancés, l'humour a-t-il toutefois une place au stade et, si oui, comment ? Christian Bromberger estime en premier lieu que le football, par ses propriétés structurelles, se prête aisément au rire, ce qui lui permet de recenser les virtualités comiques du match. Sport fondé sur un usage anormal du pied et de toutes les parties du corps à l'exclusion des bras et des mains – soit les organes de la préhension les plus adaptés à la maîtrise d'un ballon –, le football est caractérisé par une complexité technique certaine. L'erreur occupe dès lors une place importante durant une partie et celle-ci est loin de concerner les seules décisions prises par les arbitres : mauvais contrôles de la balle, passes et frappes ratées, faux rebonds, chutes, occasions de but manquées voire même buts contre son propre camp... Maladresses et situations imprévues sont légion et offrent autant de matière à des moqueries et des bons mots pour les spectateurs (Bromberger 2000). Il faut encore souligner combien sont au cœur du jeu la feinte et le dribble, marques de fabrique d'attaquants parmi les plus appréciés du public, tout comme la ruse voire la duperie vis-à-vis de l'autorité arbitrale qu'il s'agit de tromper. Des cas de triche ont d'ailleurs émaillé des rencontres restées dans la mémoire collective.

10 Christian Bromberger inventorie ensuite des textes, des attitudes, des procédés visuels et vocaux qui se déploient dans les gradins : gestes, chants, slogans, dessins, emblèmes, objets. Ce faisant, il met en évidence la rhétorique facétieuse du supportérisme, le rire s'exprimant selon trois modalités. D'abord, la parodie – du deuil, de la guerre ou du rituel religieux –, via la mise à distance satirique et le second degré, dont il souligne toutefois la précarité car la distanciation peut vite laisser place au sérieux et à la

tension ; l'emphase ensuite, soit l'excès dans les propos ou les tenues, qui peut être délibérément surjoué jusqu'à la caricature ; les jeux de mots enfin, sur les banderoles, dans les chants et les conversations, le stade étant un espace privilégié de circulation de la parole.

11 Il s'interroge sur les fonctions que la facétie remplit au cœur du spectacle dont il note qu'elle est d'autant plus présente que les enjeux sont forts, tels les derbys Juve-Torino pris pour illustration. « On rit d'abord de ce que l'on craint. » (Bromberger 1988 : 150) L'humour peut atténuer l'intensité du drame, l'exorciser en quelque sorte, selon une dialectique de consécration et de minoration. Étudier le rire, c'est ainsi faire ressortir les enjeux saillants d'un match : d'un côté, et d'abord, la dévalorisation de l'adversaire via l'offense et particulièrement la mise en cause de sa virilité puisque « dans l'arsenal disqualificateur, ce sont bien, en effet, les insultes et la dérision sexuelles qui occupent la première place » (Bromberger, Hayot & Mariottini 1995 : 286) ; de l'autre, la célébration de soi et de sa propre identité.

12 Au final, son travail sur l'humour et le rire permet de montrer l'ambiguïté fondamentale du spectacle footballistique où le tragique peut vite virer au comique et vice-versa. Il pose aussi la question du degré de participation à l'événement. Jusqu'où croit-on à ce que l'on regarde ? Regarder, est-ce adhérer ? Prenant le contre-pied de la représentation la plus admise qui veut que le supporter de football soit nécessairement absorbé et engagé, Christian Bromberger répond à ces questions en estimant que la « distance au rituel [...] fait partie du rituel » (1988 : 156) et conclut à la capacité de recul du spectateur-supporter vis-à-vis du spectacle, des enjeux et de lui-même. L'implication paradoxale est en ces termes résumée : « Les comportements des supporters apparaissent ainsi comme des compromis ou plus souvent comme des oscillations entre mobilisation fervente et prise de distance amusée. » (Bromberger, Hayot & Mariottini 1995 : 306)

13 Les analyses de Médéric Gasquet-Cyrus (1999, 2004) et d'Éric Wittersheim (2014) s'inscrivent de façon plus ou moins directe dans le prolongement des travaux de Bromberger. Sociolinguiste, le premier a porté son attention sur l'humour verbal au Stade vélodrome de Marseille, faisant de la facette ludique l'essence du supportérisme. Quant au second, anthropologue, son étude des supporters du Paris-Saint-Germain des années 1990 est placée dans le sillage du travail de Richard Hoggart (1970) sur le style de vie des classes populaires anglaises des années 1950 et leur rapport à la presse de masse. Convoquant par ailleurs Norbert Elias (1983), il met en évidence le va-et-vient constant entre engagement et distanciation, sérieux et non-sérieux. Maniant humour et dérision, les supporters font preuve d'un regard critique et d'une certaine distance au rôle qui rappellent « l'attention oblique » et « l'adhésion à éclipses » dont parle Jean-Claude Passeron dans sa préface au livre de Hoggart. Loin des descriptions de supporters survoltés et comme possédés, l'ouvrage de Wittersheim dessine ainsi le portrait d'un homme des stades complexe qui, pour être finement saisi, suppose

> « au-delà de l'analyse des formes d'humour et d'ironie présentes dans les pratiques "codifiées" des supporters (chants, banderoles, provocations, etc.), [de] pratiquer une ethnographie plus pragmatique, attentive à la distanciation dans toutes ses formes : conscientes (l'ironie par exemple), mais aussi spontanées (lorsque des individus agissent d'une certaine manière à un moment précis, sans pour autant que cela soit objectivé, prémédité, stratégique, etc.) » (2014 : 131-132).

Place au rire : envisager l'humour au prisme des sociabilités

14 Si ces recherches posent des fondations solides, elles n'ont pas épuisé le sujet, de sorte que la perspective que l'on entend suivre dans ce texte est quelque peu différente. Une piste à mes yeux pertinente consiste à relier le thème de l'humour au fonctionnement des collectifs de supporters ou, pour le dire autrement, aux rapports entre membres d'un groupe. En effet, lorsque l'on étudie le supportérisme, l'intégration au sein de collectifs mais aussi l'acquisition d'un statut et la singularisation individuelle sont parmi les questions que le chercheur rencontre[5]. Si l'on monte en généralité, on pourrait ainsi dire que le supportérisme constitue un terrain intéressant pour étudier les mécanismes de l'estime sociale. Comment les membres d'un collectif donné jugent-ils un des leurs ? Comment sont hiérarchisés les individus ? Comment s'opère la distinction ? Jusqu'où peut-on se différencier ? À ces questions, on peut répondre que l'estime dont jouit un individu au sein d'un groupe est fonction d'un principe de performance publique, au sens d'Erving Goffman (1956), c'est-à-dire la façon dont il se comporte sous le regard des autres, dont il accomplit certaines activités, dont il occupe un certain rôle et qui, au final, produit une impression.

15 Désignant « l'ensemble des relations qu'un individu entretient avec les autres, et des formes que prennent ces relations » (Mercklé 2004 : 39), la notion de sociabilité offre un bon point de départ pour mettre en œuvre un tel programme de recherche. Elle permet de cerner les pratiques de convivialité en situation, c'est-à-dire inscrites dans des espaces spécifiques – les lieux où le groupe a ses habitudes et où ses membres interagissent. Dans le cas des supporters, cela peut être la tribune bien évidemment, mais aussi un bar ou un restaurant, le local associatif quand il existe, les véhicules de transport – le car en particulier – lors des voyages (Signorelli 1994). Durant toutes ces occasions, il est possible d'observer et d'appréhender ce qui est considéré comme une « bonne façon » de participer à la vie du groupe, la manière adéquate de se comporter, d'agir, de discuter, de plaisanter.

Fig. 1. Culture déplacement : le car des MTP, Marseille, Stade vélodrome, mars 2015

Photo : Ludovic Lestrelin

16 Cette orientation a été suivie lors d'une enquête de longue durée menée dans les années 2000 auprès des groupes de « supporters à distance » de l'Olympique de Marseille (OM) (Lestrelin 2010). Pour peu que l'on prête attention à cet aspect, la définition de ce qu'est un « bon supporter de l'OM » constituait un enjeu quasi permanent des moments de vie collective observés, suscitant de nombreuses discussions et d'interminables débats parmi les adhérents et les sympathisants de ces collectifs. Si l'on tire ce fil, vient alors la question de la hiérarchisation. D'une part, tous les groupes sont constitués de sous-groupes. D'autre part, on trouve dans tous les groupes des individus occupant leur rôle à la perfection. Ceux-ci représentent en ce sens des modèles d'excellence aux yeux notamment des membres plus jeunes ou moins avancés dans la carrière spécifique à l'activité étudiée (Lestrelin 2015)[6]. Depuis quelques années, les questions de la hiérarchisation, de ce qui fonde la valeur d'un individu et sa grandeur, font l'objet de mon intérêt dans le cadre d'une enquête conduite à Marseille sur la trajectoire et la figure de Patrice de Peretti, dit « Depé », un personnage entré dans la mémoire collective au titre de « plus grand supporter » de l'histoire de l'OM ou encore de « numéro un » selon de nombreuses personnes investies dans le supportérisme marseillais depuis les années 1980 (Lestrelin 2016).

17 Où est l'humour dans tout ceci ? Pour ce qui concerne Depé, son histoire n'a rien de très drôle à première vue. Il est mort subitement en juillet 2000 à l'âge de 28 ans et lorsqu'on rencontre ses proches, la douleur de la perte est encore vive. La question est d'autant plus légitime si l'on prend plus largement pour terrain d'enquête les collectifs de supporters radicaux qui se sont développés à partir des années 1970 et 1980 autour des clubs européens (Hourcade 2003). Une caractéristique essentielle des supporters ultras est, en effet, d'avoir érigé le soutien à l'équipe en cause sérieuse, associant le football à la défense de l'honneur de la ville et à l'affirmation de l'appartenance locale (Hourcade 2004 ; Mignon 1998b). Attachés à des principes organisationnels (règles communes, division des tâches, organigramme spécialisé et hiérarchisé, cotisations, etc.), ils proposent un spectacle total en tribunes via une intense participation vocale, corporelle et sensorielle, l'usage d'alcool et de drogues aidant parfois au débridement des actes et des paroles. Le supportérisme ultra suppose ainsi une certaine résistance physique, qui va jusqu'à l'acceptation du risque et de l'affrontement avec les supporters adverses ou la police.

18 S'ils ne constituaient pas un objectif de recherche, l'humour et le rire qui l'accompagne sont pourtant omniprésents dans les deux investigations de terrain, dans les discours comme dans les pratiques. Ils forment par conséquent un matériau empirique auquel les sociologues travaillant sur le supportérisme devraient être attentifs et qu'ils peuvent collecter[7].

Le supportérisme comme forme d'hédonisme populaire et masculin

19 « Tu vas pas noter toutes les conneries qu'on dit, si ? » Telle est, en substance, l'une des phrases qui fut lancée lors de ma toute première observation effectuée à l'occasion d'un voyage en minibus entre Rouen et Rennes, pour accompagner les supporters normands de l'OM. L'anecdote révèle l'inconfort généré par la présence du chercheur et par sa prise de notes soumise au regard des personnes observées (une méthode vite

abandonnée)[8]. Elle dit aussi beaucoup de l'ambiance qui régnait durant les déplacements de ces inconditionnels du club marseillais.

20 Fondé en 1997 et localisé dans l'agglomération de Rouen, ce groupe fédérait, au moment de l'enquête, autour de cent adhérents résidant en Seine-Maritime et dans l'Eure. Pour brosser à grands traits leur portrait, on pourrait avancer qu'ils étaient à une écrasante majorité des hommes, d'âges assez variés, appartenant principalement aux fractions stables des classes populaires, au sens d'Olivier Schwartz (1998)[9]. En effet, leurs situations de travail étaient marquées par la subordination – dans des degrés divers toutefois –, la petitesse sociale, des métiers manuels, des modes de formation et d'éducation spécifiques – apprentissage professionnel et technique –, une distance certaine vis-à-vis de la culture savante se traduisant dans des loisirs et des goûts communs : films d'action, fêtes foraines, sorties en discothèques, pratique du football et du bowling, vacances au camping, etc. Certains membres avaient connu une petite ascension sociale qui les rattachait plutôt à l'univers des « petits-moyens » (Cartier *et al.* 2008) – des employés et des techniciens propriétaires d'un pavillon individuel situé dans les communes autour de Rouen notamment.

21 L'objectif du groupe était de défendre les couleurs de l'OM le plus régulièrement possible dans les stades. Quand le club jouait « à domicile », il convenait de faire 900 kilomètres pour se rendre à Marseille au Stade vélodrome puis pour revenir ensuite en Normandie. Lors des matchs « à l'extérieur », il pouvait s'agir d'aller à Caen ou jusqu'à Göteborg, en Suède, selon le calendrier et le type de compétition. Vouloir être au plus près de l'équipe supposait donc d'organiser des voyages plus ou moins longs, mais systématiques. Si, dans le supportérisme généralement, « l'appartenance au groupe se scelle surtout lors des déplacements qui sont les moments les plus intenses de la sociabilité des supporters dans l'entre soi du car » (Guyon 2007 : 87), la chose était de fait particulièrement vraie dans le cas de ces « supporters à distance » de l'OM. Les périples en car et en minibus étaient les moments privilégiés d'interaction et, ce faisant, d'expression du « style du groupe » (Lestrelin, Basson & Helleu 2013).

22 Par cette notion empruntée à Nina Eliasoph et Paul Lichterman, on entend le schéma récurrent d'interactions entre adhérents qui se déploie en situation et qui participe de la définition implicite d'une manière d'être ensemble, en somme de ce qu'est un « bon » membre[10]. À ce titre, le mode de participation à la vie collective valorisé par les adhérents aguerris et dominants de ce groupe était celui d'une sociabilité festive, forme d'hédonisme populaire et masculin caractérisée par de nombreuses blagues et plaisanteries.

Fig. 2. Article de presse « Un cœur bleu et blanc », *Paris-Normandie*, 10 mars 2012, p. 8

8 Rouen

Un cœur bleu et blanc

AMBIANCE. Face à la marée jaune pour le match USQ – Marseille, les supporteurs marseillais locaux sont prêts.

Supporters de l'USQ, il va falloir donner de la voix. Le 20 mars, à Caen, pour le quart de finale de Coupe de France contre Marseille, les supporters d'en face ne sont pas connus pour être des taistes. Quand l'OM joue, elle entraîne dans son sillage des centaines de passionnés présents sur tous les matches pour donner de la voix et mettre de l'ambiance.

À Saint-Etienne-du-Rouvray, chez Jean-Marc Madru, les « Bleu et blanc » sont déjà prêts. L'ambiance-stade, les Ultras Marseille section Rouen en connaissent un rayon. « *Marseille, c'est simple, on les suit partout en Europe* », tranche Jean-Marc, président de la section rouennaise depuis sa création il y a quinze ans. Dans toute la région, ils sont 79. Des amoureux du jeu marseillais qui soutiennent leur équipe dans la joie des victoires et dans la douleur des défaites.

Les supporters rouennais de Marseille seront évidemment à Caen le 20 mars pour le match contre l'USQ. L'ambiance promet d'être festive

« L'USQ ? Ils risquent de pleurer à la fin »

Être un Ultra, c'est un état d'esprit. On sait recevoir. On connaît les chants, on se tape des moments de franche rigolade. C'est une communauté. Une famille même. L'Ufi est un vieux de la vieille : « *Des qu'on a un problème, on sait que l'on peut compter les uns sur les autres. On est tous Marseillais de cœur.* » Ensemble, ils sillonnent les routes, connaissent par cœur les stades. Des anecdotes ? Ils n'ont que ça. Le meilleur souvenir de déplacement ? Ils sont une dizaine autour de la table mais un seul nom jaillit : « *Göteborg* ». Le 19 mai 2004, l'OM rencontre Valence et perd 2 à 0. Barthez est expulsé, les Olympiens dégustent… « *Mais pour nous c'était du délire.* 48 heures de bus aller-retour, des fous rires, une ambiance géniale. » Bon, on pourrait penser que, pour une fois, ils auraient un peu de compassion pour la petite équipe locale qu'est l'USQ face au géant marseillais. Que nenni ! « *Ils sont sympas à l'USQ. Mais ils risquent de pleurer à la fin. Enfin, j'espère…* », chambre Jean-Marc, une photo du Vieux-Port accrochée dans son salon. En connaisseur, les supporteurs pronostiquent une victoire de Marseille (quelle question !) 3 buts à 1 « *parce que ce serait quand même bien pour Quevilly* ». Mais pas question même pour un soir de troquer le bleu et le blanc contre le noir et le jaune : « *Nous, on soutient Marseille. Ne nous demandez pas pourquoi, c'est inexplicable.* »

A. Q.

En 2010, les supporters de l'USQ ont mis une ambiance de folie durant la Coupe de France. Face à Marseille, il faudra sortir le grand jeu

SUR WWW.PARIS-NORMANDIE.FR
Retrouvez la vidéo (interview et chants) des supporters de l'OM.
Plus d'informations sur les Ultras Marseille section Rouen : sectionultrarouen.yblogs.fr et 06.60.66.96.19.

Source : collection personnelle

23 Recueillis au cours d'un entretien, les mots d'un des fondateurs à propos des nouveaux adhérents furent assez explicites : « Dans le car, t'as vingt excités derrière et le reste, c'est le calme plat. Prendre un verre, l'accepter, délirer, déconner, c'est ça qu'on attend d'eux. » Le voyage se devait d'être une sortie suspendant le cours normal de la vie, une parenthèse pendant laquelle on s'amuse et on prend du bon temps. « Se lâcher », boire de l'alcool, chahuter et participer à des jeux agonistiques de type « pogo » ou encore chanter participait du « délire » et définissait ce qu'était « l'engagement » adéquat dans la situation (Heath 1989 : 245-246). À l'inverse, les discussions profondes étaient rares et les sujets clivants exclus. Se prendre trop au sérieux était un comportement sanctionné.

24 Le « chambrage et le traquage » – selon des expressions employées par les enquêtés – étaient quasi permanents et le maniement du verbe source de classification des uns et des autres. Parmi les qualités reconnues et attendues figuraient le franc-parler, la capacité de répartie, le fait de savoir placer le bon mot au bon moment ou de bien raconter les histoires, c'est-à-dire de « donner une dimension épique à une expérience quotidienne anodine » (Rasera & Renahy 2013 : 170). Le registre des blagues circulant entre membres durant le déplacement était varié. Cela pouvait toucher à la dimension géographique. Parce qu'il était originaire de l'Eure, tel supporter se faisait ainsi chambrer par ceux résidant en Seine-Maritime, selon un principe assez classique d'opposition entre départements voisins, l'un supposément rural et l'autre plus urbain, la vanne reprenant donc, par extension, le clivage entre « campagnards » et « gars de la ville ». Surtout, l'alcool et le sexe fournissaient matière à des plaisanteries récurrentes, comme ils constituaient un moyen d'affirmer le caractère viril de l'activité. Le jeu potache du « chat-bite » – qui consiste à toucher par surprise les parties génitales d'un

camarade – côtoyait d'autres mises à l'épreuve au cours desquelles les participants couraient le risque de se voir traités de « pédé », le terme agissant comme une figure repoussoir autour de laquelle se construisent les contours du groupe masculin (Clair 2012)[11]. Se faire « surprendre » par les tournées de bières ou de pastis, autrement dit être ivre, s'assoupir voire vomir, exposait à des railleries collectives. Les « performances » des uns et des autres en la matière pouvaient être remémorées au fil des déplacements et servir de fondement à une réputation. Nombreux étaient aussi les commentaires et les surnoms associés aux particularités physiques, ce qui représentait « moins une stigmatisation ayant pour conséquence l'exclusion du groupe qu'une forme d'intégration – ne serait-ce que classificatoire – sur le mode de la moquerie » (Renahy 2010 : 88)[12]. Être grand et maigre, petit et gros, chauve, avoir des lunettes, une dentition douteuse, de grandes oreilles... Le moindre détail pouvait offrir une prise aux remarques et aux vannes. Celles-ci fusaient aussi lors des moments d'interaction avec des personnes extérieures au collectif, notamment lors des arrêts sur les aires d'autoroute et des passages aux péages. Draguer une guichetière ou jouer un tour à un dépositaire d'une autorité était une façon de susciter l'hilarité de ses camarades.

Ce média ne peut être affiché ici. Veuillez vous reporter à l'édition en ligne http://journals.openedition.org/terrain/20858

25

26 Celui qui ne jouait pas le jeu du groupe risquait de se retrouver « dans la situation déplaisante de quelqu'un qui est assis au beau milieu d'une expérience sans pouvoir la vivre pleinement » (Goffman 1991 [1972] : 339) et s'exposait à des tentatives d'enrôlement de la part des membres les plus aguerris. Dans la mesure où l'entre-soi est également le lieu d'une hiérarchisation des « siens », l'humour était un bon indicateur de la place des uns et des autres, des différences de statut. Les supporters les plus actifs et expérimentés pouvaient ainsi le manier à destination de ceux qu'ils estimaient trop peu investis dans la vie collective[13]. Cela pouvait se traduire par des réprimandes joyeuses exprimées devant tout le groupe ou par des « mises à l'amende » plus sèches. Un exemple de sanction par le rire vis-à-vis d'un comportement jugé non conforme – ici le fait de faire des déplacements épisodiques et courts – fut un jour donné lors d'un trajet vers Marseille, alors qu'une discussion s'était vite engagée entre deux adhérents actifs (L. et S.) et un membre particulièrement inexpérimenté (A.) :

L. : « T'es pas déjà venu à Marseille, toi ? »
A. : « Non, mais je suis allé à Lens ! »
L., *ironique* : « Ah c'est vrai, t'as fait un sacré déplacement ! C'est le déplacement ! »
S. *surenchérit* : « Moi je l'ai pas fait Lens. C'est trop loin » [*éclats de rire général*].

27 Bref, observer les sociabilités révélait donc clairement l'humour comme une forme très courante de discours et de pratique tout comme un gage d'intégration. Celui qui savait rire, y compris et peut-être surtout de lui-même, et faire rire un auditoire trouvait vite sa place et était considéré comme un membre « valable » du groupe, un bon compagnon de voyage et de tribunes auquel les autres étaient attachés.

Ce média ne peut être affiché ici. Veuillez vous reporter à l'édition en ligne http://journals.openedition.org/terrain/20858

28

Le charisme de l'humour

29 Le rôle occupé par l'humour semble tout aussi essentiel lorsque l'on se penche sur la trajectoire de « Depé », un supporter de l'OM aujourd'hui entré dans la mémoire collective. Patrice de Peretti est né à Marseille en 1972. Il grandit dans une famille bien intégrée économiquement et socialement. Son père est dessinateur industriel dans une entreprise de fabrication de produits agrochimiques et sa mère travaille dans une crèche des quartiers nord. Au cours de son adolescence, le premier match qu'il vit dans les gradins agit sur lui comme une « révélation ». Débute alors sa carrière de supporter qui va s'étendre sur une douzaine d'années. Il fréquente avec quelques amis le virage sud du Stade vélodrome, y fait des connaissances. Sa motivation et ses capacités d'animateur sont vite repérées au sein des South Winners, un groupe ultra né à la fin des années 1980, réputé pour sa virulence et sa maîtrise du combat physique. Il en vient à occuper la fonction de « capo » et s'impose comme l'un des orchestrateurs principaux de l'ambiance dans le virage et comme un leader des tribunes. Suite à un différend, il migre au virage nord en 1994 où il fonde avec quelques amis son propre groupe, qu'il nomme Marseille Trop Puissant (les MTP). Au fil des années, les MTP fédèrent 3 000 adhérents et se construisent une solide place dans le paysage supportériste local et national. Leur positionnement est par ailleurs original dans la mesure où le soutien à l'OM se double d'un travail d'animation sociale dans le quartier de La Plaine, lieu d'installation du groupe en ville. Mais Depé disparaît soudainement en 2000. Son histoire ne s'achève pas pour autant avec sa mort. Le virage nord du Stade vélodrome est rebaptisé à son nom et sa mémoire continue à être honorée de diverses manières depuis vingt ans.

30 Depé a cette particularité d'avoir cumulé la reconnaissance et la renommée, la première étant l'estime dont jouit un individu au sein du monde spécialisé dans lequel il agit, tandis que la seconde atteint l'individu dont le nom va au-delà de ce monde spécialisé pour entrer dans l'histoire locale ou, du moins, dans d'autres cercles sociaux (Dubois 2009). En effet, Depé était de son vivant un personnage de Marseille, connu et identifié par une grande diversité d'acteurs de la ville : dirigeants du club, journalistes, élus, acteurs associatifs, musiciens, etc. Mais c'est surtout sa reconnaissance de « plus grand supporter de l'OM » qui m'intéresse ici. Son excellence en tant que supporter est largement affirmée et certifiée dans le cercle de ses pairs, par des partenaires et des concurrents, c'est-à-dire d'actuels et d'anciens leaders d'autres groupes de supporters de l'OM et de bien d'autres clubs. À quoi tient-elle ? Parmi les vertus et les qualités qui lui sont attribuées, il y a la constance, la permanence de son engagement pour le club, sa sincérité et son intégrité, le respect des idéaux ultras. Son énergie et son exubérance, son endurance physique et sa force, son courage sont aussi au cœur de nombreux récits qui ont fondé sa légende. Quand on s'entretient avec celles et ceux qui l'ont connu de près ou de loin, ces thèmes s'expriment en mode majeur. Mais l'humour est là en filigrane, à travers plusieurs anecdotes qui sont souvent convoquées pour décrire qui il était.

31 De par la fonction de Depé, l'humour se loge d'abord dans les mots et les paroles. Dans les années 1990, il est un capo respecté, donc la personne en charge d'animer les tribunes, dans le virage sud puis le virage nord du Stade vélodrome. Dans les souvenirs émerge sa capacité à mettre le feu, à transmettre l'envie de chanter et de se surpasser pour encourager l'OM. Il y a aussi ses trouvailles verbales, dont des témoins disent

s'amuser encore aujourd'hui. En 1999 à Bologne par exemple, alors que l'OM vient de se qualifier pour la finale de Coupe d'Europe dans les dernières minutes de la rencontre, il chambre les supporters adverses et lance au mégaphone avec force gestes : « *Oh Bologna ! Figlio di putana ! Toucha la banana !* » La maîtrise plus qu'approximative de la langue italienne et les mimiques autour de la banane qu'il a l'habitude de porter à la ceinture font rire toute la tribune.

32 L'humour tient ensuite à des actes qui sont autant de « performances », de prouesses comiques et de bravades. En 1991, il fait partie de la délégation de supporters marseillais qui a choisi de se rendre pour le match à Toulon en bateau. Utilisant alors des béquilles – son côté casse-cou fait qu'il a souvent quelque chose de cassé –, il joue le pirate à la jambe de bois pour l'occasion. Un témoin raconte ensuite l'arrivée en ville :

> « Toulon, c'est chaud bouillant. On est cinquante devant et à la traîne, il y a Depé avec ses béquilles. On part un peu comme au village d'Astérix : "On va vous fendre les Romains, c'est pas un problème." Et tu as Depé qui dit : "Attendez-moi !" Un type arrive, il attend qu'on passe, il se retourne et dit : "Enculés de Marseillais." Évidemment, arrive derrière lui Depé, clopin-clopant. Il s'arrête, met le pétard aux lèvres [son joint], prend sa béquille, boum ».

Fig. 3. À l'abordage ! Les supporters marseillais partent pour Toulon, Marseille, 28 août 1991

Photo © Sylvain Darmagnac

Fig. 4. Les « pirates marseillais » sur la route du stade Mayol, Toulon, 28 août 1991

Photo © Sylvain Darmagnac

33 En avril 1996, l'OM alors en deuxième division accueille en demi-finale de Coupe de France la meilleure équipe de la saison, l'AJ Auxerre, entraînée par Guy Roux. Celui-ci est à cette époque un personnage médiatique. Cette année-là, il tourne une publicité pour un engrais pour gazon, Compo Floranide – la première d'une longue série pour des fabricants d'eau minérale, des constructeurs automobiles, etc. Le match est un sommet de la saison pour le public marseillais, mais le Stade vélodrome est en travaux en prévision de la Coupe du monde de 1998 et la tribune centrale Jean Bouin est en partie fermée. Depé avec quelques-uns de ses camarades y a déployé une immense banderole : « Guy Roux arrête de manger de la viande fadade [folle en langage marseillais, la crise de la vache folle vient d'éclater] : fume ton gazon, tu seras moins con. » Voyant cela, les dirigeants du club ou les responsables de la mairie – ce n'est pas très clair – demandent au personnel du stade de cacher la partie finale du message. Ni une ni deux, alors que le coup d'envoi approche, Depé réinvestit la tribune en travaux, armé d'une bombe de peinture bleue et réécrit « con ». Un peu à la manière d'un Buster Keaton ou d'un Charlie Chaplin, il se fait courser par le service d'ordre, échappe à ses poursuivants en sautant de plusieurs mètres de haut dans la fosse et retourne tranquillement dans sa zone, sous les rires, les encouragements et les applaudissements de tout le stade.

Fig. 5. Message à l'adresse de Guy Roux, 13 avril 1996

Photo © Sylvain Darmagnac

34 Se moquer des adversaires, tourner en dérision ceux qui incarnent une autorité sont des pratiques visant à amuser son propre camp. Mais l'humour tient aussi à un certain état d'esprit. À partir du mois d'août 1997, les MTP accueillent un collectif de jeunes femmes, baptisé Les Cagoles, qui se saisissent de l'expression péjorative désignant à Marseille des femmes vulgaires et aguicheuses pour mieux retourner le stigmate et en jouer[14]. Assurant une ambiance festive et carnavalesque en tribunes – avec force accessoires : perruques, boas en plumes, maquillage, talons, pompons, etc. –, elles déploient aussi leurs activités hors stade. Une élection de Miss Cagole a par exemple lieu dans un bar du quartier de La Plaine et parmi les épreuves auxquelles se soumettent les candidates, il y a le « roulage de pelle », dont la qualité fait l'objet d'une notation…

Fig. 6. Les Cagoles avant leur premier match au Stade vélodrome, Marseille, août 1997

Photo © collection Rosy Jaussaud

35 Bien d'autres anecdotes circulent, liées notamment aux innombrables déplacements réalisés par les supporters de l'OM aux quatre coins de France et d'Europe qui sont de véritables aventures collectives émaillées de péripéties, de défis aux forces de l'ordre, de parties de rigolade. Ce dont se souviennent notamment les gens, c'est de s'être « bien marré » avec Depé.

36 Ce média ne peut être affiché ici. Veuillez vous reporter à l'édition en ligne http://journals.openedition.org/terrain/20858

Le détour par l'humour : une voie heuristique pour saisir le supportérisme radical ?

37 L'humour et les plaisanteries, que ce soit sous la forme du rire ou de l'ironie, sont donc bien présents dès lors que l'on travaille à une analyse sociologique du monde des supporters de football. Alors que j'enquêtais sur l'évolution des modes de soutien aux clubs en m'intéressant aux Normands amoureux de l'OM, le thème constituait un fil rouge des interactions que j'ai pu observer. Il apparaît tout aussi déterminant en entrant sur le terrain du supportérisme par la voie d'une réflexion sur les logiques de la grandeur sociale et de la mémoire collective. Dans les deux cas, on voit combien l'usage de l'humour est une manière de tisser des liens, d'éprouver la camaraderie et l'amitié. Échanger des blagues « entre collègues » est un signe de reconnaissance de l'appartenance mutuelle à un même collectif.

38 L'humour concerne le supportérisme dans toute sa diversité, y compris donc celui vécu dans ses modalités les plus radicales telles qu'au sein des groupes ultras et hooligans. En effet, associer l'humour et le rire aux formes « douces » et « modérées » de soutien

aux équipes de football serait une erreur de perspective car celles-ci n'en ont pas le monopole. Contrairement à un réflexe de pensée assez grossier, il faut saisir que les collectifs impliqués dans des violences autour des matchs ne font pas qu'exalter la force physique. Seules des enquêtes de terrain de type ethnographique permettraient de le restituer finement et rigoureusement. Mais mon propos exposé auparavant le signale déjà. Les South Winners et les MTP à l'époque de Depé n'étaient pas des enfants de chœur et les affrontements avec d'autres supporters ou avec les forces de l'ordre étaient courants. Or, on ne comprendrait pas grand-chose à ces collectifs et à leur fonctionnement si l'on dissociait la violence et le combat d'un côté, l'humour, la convivialité et la fête de l'autre. Ce sont les deux faces d'une même pièce. De même que comédie et tragédie ne s'excluent pas mutuellement, l'humour et la violence ne sont pas nécessairement antagonistes. Raisonner en ces termes ouvre des pistes de recherche stimulantes et ce qui suit procède d'une proposition programmatique plutôt que d'affirmations définitives.

39 À ce titre, bien que peu usitée par les chercheurs en France, la notion d'*aguante* en usage chez les *barras bravas* d'Amérique latine – des supporters semblables aux ultras européens – est intéressante car elle est « biface » (Alabarces 2002 ; Murzi & Segura Trejo 2014). Elle renvoie à deux niveaux de « résistance corporelle » pensés ensemble. Il y a ainsi une dimension combative qui consiste en l'acceptation du risque et des affrontements avec d'autres *barras* ou avec la police, en la capacité à défendre ses biens – banderoles, tambours, écharpes, drapeaux, etc. Il y a également une dimension festive : capacité à aller au stade quelles que soient les conditions climatiques, à chanter, sauter et danser durant tout le match, à s'user les cordes vocales, à suivre l'équipe partout où elle va. Ainsi la violence des supporters est ici comprise en prenant en compte la dimension passionnelle et festive de l'engagement, ce que le travail mené par Guillaume Fleury (2014) sur une *barra brava* équatorienne montre très bien.

40 Ethnographier le supportérisme radical suppose toutefois d'aller au-delà d'une seule sociologie du corps et de ses usages. Autrement dit, il s'agit de ne pas se contenter de prendre en compte le « muscle ». L'expression de la virilité constitue bien l'un des aspects les plus centraux des collectifs de supporters composés de jeunes mâles ; elle passe effectivement en grande partie par la voie corporelle. Mais la masculinité nécessite d'être replacée dans un éventail de qualités et de dispositions plus large, de même que « dans le système complet des relations sociales et des représentations du groupe des pairs » (Lepoutre 1998 : 419). Ainsi, trouver sa place d'homme dans un univers masculin de ce type passe également par l'usage de l'humour, ce qui suppose tout un travail d'apprentissage. Accepter le « chambrage » et les plaisanteries, ne pas s'en offusquer, savoir vanner et répliquer, chercher à faire rire ses camarades constituent un horizon d'attente partagé qu'une jeune recrue apprivoise progressivement. Dans de tels groupes, il existe par ailleurs des aspirations à teneur culturelle et économique : le sens du style, l'art de savoir consommer de l'alcool ou de la drogue, mais aussi le sens des affaires et de la débrouille, des savoir-faire organisationnels, l'acquisition de ressources relationnelles et des aptitudes oratoires et de négociation[15].

41 De fait, l'estime sociale dans le supportérisme radical ne va pas qu'en direction des plus braves. Elle est distribuée plus largement car il existe une diversité de charismes spécifiques à cette activité qu'il conviendrait donc de bien documenter (Dericquebourg 2007). Charisme du courage physique certes, mais aussi charisme de la parole, de

l'anticonformisme, de l'humour… Autant de qualités voire de virtuosités ordinaires collectivement reconnues qui permettent l'individuation et la singularisation autour de « figures stabilisées », c'est-à-dire de rôles aux contours définis qui offrent la possibilité d'occuper une place dans le groupe. La progressive intégration dans des collectifs de supporters ultras revient ainsi, en quelque sorte, à « choisir son personnage dans une sociabilité inclusive » (Le Courant 2013). Cela peut être celui de l'amuseur public, cette facette pouvant se combiner avec d'autres : on peut être drôle tout en étant adroit dans les situations d'affrontement physique et reconnu en tant que tel dans le groupe.

42 Pour le dire encore autrement, peut-être serait-il plus aisé de prendre comme point de départ l'humour en tant que mode privilégié de sociabilité pour apporter aux logiques des désordres et des violences supportéristes des réponses plus fines qu'en l'état actuel des recherches. Un avantage notamment tient au fait que cette dimension est méthodologiquement plus simple d'accès que celle de la violence ; elle peut donc être documentée de façon très fouillée. Dès lors, je l'ai mentionné, l'attention accordée aux normes de langage, aux types de blagues (celles qui circulent, celles qui ne fonctionnent pas) ou à la teneur des discussions permet de saisir dans le même temps comment s'opère l'intégration de l'individu dans le collectif, les liens qui se forgent entre membres, les obligations réciproques qui en résultent. Ce faisant, cela donne l'opportunité de travailler sur les rapports que le groupe entretient avec son environnement extérieur, la frontière qui s'établit entre le dedans et le dehors, « le type de limites, réelles ou imaginaires, que les membres […] projettent autour d'un "Nous" en se démarquant de différentes figures d'altérité » (Eliasoph & Lichterman 2011 : 357).

43 Dans l'univers des supporters ultras en particulier, à côté du « rire avec » (ses semblables), il y a bien un « rire contre » qui peut potentiellement être dirigé vers tous ceux qui ne sont pas « nous » : les forces de l'ordre, par exemple, à qui l'on adresse des insultes comiques ou les supporters adverses dont on se moque et qu'on provoque en jouant avec un stéréotype, mais aussi les dirigeants de son propre club et même les membres d'un groupe concurrent qui soutiennent pourtant la même équipe et aux côtés desquels on peut parfois siéger en tribunes. L'humour a sa part de risque et il peut créer du conflit (Morin 2013). Se pose alors bien sûr la question de la relation entre énonciateur et destinataire de la blague. Dans le cas où la plaisanterie émane de groupes rivaux avec lesquels existent déjà des contentieux, la probabilité pour qu'elle soit reçue par les supporters ciblés comme une insulte augmente, de même que les risques de réplique[16]. Utilisé comme l'un des principaux leviers de la provocation et de l'offense lancées à l'endroit du camp adverse, l'humour peut de fait nourrir l'antagonisme voire alimenter un cycle de vengeance et de violence.

44 La mort de Depé en apporte un exemple. Alors que, dans les jours qui suivent sa disparition, des messages sont affichés dans divers stades français et européens à destination des supporters marseillais en signe de respect et pour honorer sa mémoire, les Tigris Mystic – un groupe ultra soutenant le Paris-Saint-Germain qui a depuis cessé ses activités – osent un trait d'esprit. Dans le virage Auteuil qu'ils occupent au Parc des Princes, ils déploient une banderole qui proclame : « Depé : la came c'est plus fort que toi. » Reprenant le slogan publicitaire d'une célèbre marque de consoles et de jeux vidéo (« Sega, c'est plus fort que toi »), ils ajoutent aux spéculations qui entourent le décès brutal de Depé exprimées en privé l'insinuation publique d'une mort par overdose. Une telle sortie se rapporte à un contexte et un historique marqués par une

très vive opposition entre les ultras de l'OM et du PSG. Depé avait d'ailleurs pris part à des bagarres avec des membres des Tigris Mystic quelques mois auparavant. Mais la blague, qui circule allègrement dans le monde des supporters ultras, ne fait pas rire du tout dans les rangs marseillais. Plus, aux yeux de nombreux membres des groupes soutenant l'OM, elle illustre la médiocrité et la bassesse des rivaux parisiens. Il est possible de disqualifier la sexualité des autres, de douter de leur courage physique, de pointer leurs contradictions ou leurs défauts, bref de chercher à les ridiculiser pour faire rire, mais toucher à la mort d'un des leurs pour la tourner en dérision est jugé comme un affront irréparable. Bien des années après, des supporters marseillais rappellent encore l'offense, laquelle justifie la haine.

45 Au-delà de ce cas singulier, il faut considérer plus fondamentalement que les deux versants évoqués – celui du rire avec et celui du rire contre – participent d'une même logique centripète visant à souder le groupe et relevant d'un travail de clôture. Si l'humour dans les rangs des collectifs de supporters ne se réduit certainement pas à une simple fonction sociale, ce constat devient intéressant quand on élargit la réflexion aux enjeux d'une telle sociabilité, à ce qui se joue et se crée à travers les interactions vécues sur le mode de la plaisanterie et quand on transpose en quelque sorte le cadre d'analyse à d'autres registres d'action et à d'autres moments de la vie supportériste. Ainsi, si l'on avance que l'usage de l'humour dans le monde du supportérisme radical est un indice de l'importance et de la valeur accordées à la notion de groupe, il est possible de faire l'hypothèse que se battre relève d'un principe assez semblable. Prise au sérieux, cette perspective pourrait aider à construire une explication plus complète et satisfaisante des désordres et des violences supportéristes, à la croisée d'effets de structures, de contextes et de logiques proprement culturelles. Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler qu'au-delà de deux équipes sportives, le match de football réunit, dans un espace réduit puissamment investi physiquement et symboliquement (le stade et ses abords), des collectifs masculins concurrents qui œuvrent à la construction et l'actualisation de frontières groupales, tout en partageant un univers de langage, de pratiques, de relations, de représentations et de valeurs spécifiques. L'affirmation progressive, depuis les années 1970, de cette culture juvénile autonome en Europe n'est pas une histoire drôle, mais une meilleure prise en compte de ce qui a été exposé dans cette contribution pourrait contribuer à mieux la raconter.

BIBLIOGRAPHIE

ALABARCES PABLO, 2002.
« "Aguante" and Repression. Football, Politics and Violence in Argentina », *in* Eric Dunning, Patrick Murphy & Ivan Waddington (dir.), *Fighting Fans. Football Hooliganism as a World Phenomenon*, Dublin, University College Dublin Press, p. 23-36.

BROMBERGER CHRISTIAN, 1988.
« Sur les gradins, on rit… aussi parfois. Facétie et moquerie dans les stades de football », *Le monde*

alpin et rhodanien n° 3-4, p. 137-156, en ligne : https://www.persee.fr/doc/mar_0758-4431_1988_num_16_3_1390 [dernier accès, décembre 2020].

—, 2000.
« Du but contre son camp à l'erreur d'arbitrage. Les talons d'Achille des footballeurs et de leurs juges », *Le temps des savoirs. Revue interdisciplinaire* n° 2, p. 17-38.

BROMBERGER CHRISTIAN, ALAIN **HAYOT** & JEAN-MARC **MARIOTTINI**, 1995.
Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

BUSSET THOMAS, CHRISTOPHE **JACCOUD**, JEAN-PHILIPPE **DUBEY** & DOMINIQUE **MALATESTA** (dir.), 2008.
Le football à l'épreuve de la violence et de l'extrémisme, Lausanne, Antipodes.

CARTIER MARIE, ISABELLE **COUTANT**, OLIVIER **MASCLET** & YASMINE **SIBLOT**, 2008.
La France des « petits-moyens ». Enquête sur la banlieue pavillonnaire, Paris, La Découverte.

CÉFAÏ DANIEL (dir.), 2010.
L'engagement ethnographique, Paris, Éditions de l'EHESS.

CLAIR ISABELLE, 2012.
« Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses* n° 60, p. 67-78, en ligne : https://www.cairn.info/revue-agora-debats-jeunesses-2012-1-page-67.htm [dernier accès, décembre 2020].

DERICQUEBOURG RÉGIS, 2007.
« Max Weber et les charismes spécifiques », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 137, p. 21-41, en ligne : https://journals.openedition.org/assr/4146 [dernier accès, décembre 2020].

DESCHENAUX AMÉLIE & FABRICE **CLÉMENT**, 2012.
« Le rire des victimes. Relations à la plaisanterie au sein d'un univers de travail », *Civilisations* n° 62, p. 91-108, en ligne : https://www.jstor.org/stable/43487273?seq=1 [dernier accès, décembre 2020].

DUBOIS SÉBASTIEN, 2009.
« Entrer au panthéon littéraire. Consécration des poètes contemporains », *Revue française de sociologie* n° 50/1, p. 3-29, en ligne : https://www.cairn.info/revue-francaise-de-sociologie-1-2009-1-page-3.htm [dernier accès, décembre 2020].

ELIAS NORBERT, 1993 [1983].
Engagement et distanciation, trad. Michèle Hulin, Paris, Fayard.

ELIASOPH NINA & PAUL **LICHTERMAN**, 2003.
« Culture in Interaction », *American Journal of Sociology* n° 108/4, p. 735-794, en ligne : https://www.jstor.org/stable/10.1086/367920?seq=1 [dernier accès, décembre 2020].

—, 2011.
« Culture en interaction. Ethnographie des styles de groupe de deux organisations civiques en Californie », *in* Mathieu Berger, Daniel Céfaï & Carole Gayet-Viaud (dir.), *Du civil au politique. Ethnographie du vivre-ensemble*, Bruxelles, Peter Lang, p. 355-400.

FLEURY GUILLAUME, 2014.
« Carrières et engagement au sein d'un groupe de supporters de foot en Équateur. Quand l'apprentissage de comportements déviants se transforme en facteur d'intégration sociale », *Cahiers des Amériques latines* n° 74, p. 93-113, en ligne : https://journals.openedition.org/cal/3004 [dernier accès, décembre 2020].

FONTAINE MARION & LUDOVIC **LESTRELIN**, 2019.
« À la recherche des supporters entre Nîmes et Marseille (années 1930) », *in* Philippe Tétart (dir.), *Côté tribunes. Les supporters en France de la Belle Époque aux années 1930*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 211-233.

FRISCH-GAUTHIER JACQUELINE, 1961.
« Le rire dans les relations de travail », Revue française de sociologie n° 4/2, p. 292-303, en ligne : https://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1961_num_2_4_5978 [dernier accès, décembre 2020].

GASQUET-CYRUS MÉDÉRIC, 1999.
« Le stade Vélodrome de Marseille. Une approche sociolinguistique », *Skholê. Cahiers de la recherche et du développement* n° 10, p. 121-161.

—, 2004.
« Pratiques et représentations de l'humour verbal. Étude sociolinguistique du cas marseillais », thèse de doctorat sous la direction de Jean-Louis Calvet, Aix-en-Provence, université Aix-Marseille 1.

GINHOUX BÉRANGÈRE, 2015.
« Comment devient-on un "gars du groupe" quand on est une fille ? Carrière et combines des supportrices ultras », *Agora débats/jeunesses* n° 71, p. 7-21, en ligne : https://www.cairn.info/revue-agora-debats-jeunesses-2015-3-page-7.htm [dernier accès, décembre 2020].

—, 2018.
« Openers, Witnesses, Followers, and "Good Guys". A Sociological Study of the Different Roles of Female and Male Ultra Fans in Confrontational Situations », *Soccer in Society* n° 6/21, p. 833-840, en ligne : https://doi.org/10.1080/17430437.2017.1300384 [dernier accès, décembre 2020].

GOFFMAN ERVING, 1973 [1956].
La mise en scène de la vie quotidienne, t. I La présentation de soi, trad. Alain Accordo, Paris, Éditions de Minuit.

—, 1991 [1972].
Les cadres de l'expérience, trad. Isaac Joseph, Paris, Éditions de Minuit.

—, 2002.
« La "distance au rôle" en salle d'opération », *Actes de la recherche en sciences sociales* n° 143, p. 80-87, en ligne : https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_2002_num_143_1_2857 [dernier accès, décembre 2020].

GUYON STÉPHANIE, 2007.
« Supporterisme et masculinité. L'exemple des Ultra à Auxerre », *Sociétés & Représentations* n° 24, p. 79-95, en ligne : https://www.cairn.info/journal-societes-et-representations-2007-2-page-79.htm [dernier accès, décembre 2020].

HEATH CHRISTIAN, 1989.
« Goffman, la notion d'engagement et l'analyse des interactions de face à face », *in* Robert Castel, Jacques Cosnier & Isaac Jsoeph (dir.), *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Éditions de Minuit, p. 245-246.

HOGGART RICHARD, 1970 [1957].
La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre, trad. Françoise et Jean-Claude Garcias & Jean-Claude Passeron, Paris, Éditions de Minuit.

HOURCADE NICOLAS, 2003.
« L'émergence des supporters ultras en France », *in* Manuel Boucher & Alain Vulbeau (dir.), *Émergences culturelles et jeunesse populaire. Turbulences ou médiations ?*, Paris, L'Harmattan, p. 75-89.

—, 2004.
« Les groupes de supporters ultras », *Agora débats/jeunesses* n° 37, p. 32-42, en ligne : https://www.persee.fr/doc/agora_1268-5666_2004_num_37_1_2193 [dernier accès, décembre 2020].

LE BART CHRISTIAN, 2004.
« Stratégies identitaires de fan. L'optimum de différenciation », *Revue française de sociologie* n° 2/45, p. 283-306, en ligne : https://www.cairn.info/revue-francaise-de-sociologie-1-2004-2-page-283.htm [dernier accès, décembre 2020].

LE COURANT STEFAN, 2013.
« Moi je viens de Mars, et toi ? Le rire dans les espaces publics de la Goutte d'Or », *Terrain* n° 61, p. 54-67, en ligne : https://journals.openedition.org/terrain/15169 [dernier accès, décembre 2020].

LE LAY STÉPHANE & BARBARA **PENTIMALLI**, 2013.
« Enjeux sociologiques d'une analyse de l'humour au travail. Le cas des agents d'accueil et des éboueurs », *Travailler* n° 29, p. 141-181, en ligne : https://www.cairn.info/revue-travailler-2013-1-page-141.htm [dernier accès, décembre 2020].

LEITE LOPES JOSÉ SERGIO & SYLVAIN **MARESCA**, 1989.
« La disparition de "la joie du peuple". Notes sur la mort d'un joueur de football », *Actes de la recherche en sciences sociales* n° 79, p. 21-36, en ligne : https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1989_num_79_1_2904 [dernier accès, décembre 2020].

LEPOUTRE DAVID, 1997.
Cœur de banlieue. Codes, rites et langages, Paris, Odile Jacob.

—, 1998.
« Le regard divergent », *Sociétés & Représentations* n° 6, p. 411-424, en ligne : https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-1998-1-page-411.htm?contenu=resume [dernier accès, décembre 2020].

LESTRELIN LUDOVIC, 2010.
L'autre public des matchs de football. Sociologie des « supporters à distance » de l'Olympique de Marseille, Paris, Éditions de l'EHESS.

—, 2015.
« De l'avantage de comparer les *carrières supportéristes* à des *carrières militantes* », *Sciences sociales et sport* n° 8, p. 51-77, en ligne : https://www.cairn.info/revue-sciences-sociales-et-sport-2015-1-page-51.htm [dernier accès, décembre 2020].

—, 2016.
« "Depé". Un supporter icône de l'Olympique de Marseille », *Ethnologie française* n° 46/3, p. 483-494, en ligne : https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2016-3-page-483.htm [dernier accès, décembre 2020].

LESTRELIN LUDOVIC, JEAN-CHARLES **BASSON** & BORIS **HELLEU**, 2013.
« Sur la route du stade. Mobilisations des supporters de football », *Sociologie* n° 3/4, p. 291-315, en ligne : https://www.cairn.info/revue-sociologie-2013-3-page-291.htm [dernier accès, décembre 2020].

MADEC ANNICK, 2002.
« Rires et relations d'enquête », *Ethnologie française* n° 32/1, p. 89-94, en ligne : https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2002-1-page-89.htm [dernier accès, décembre 2020].

MAINSANT GWÉNAËLLE, 2008.
« Prendre le rire au sérieux. La plaisanterie en milieu policier », *in* Alban Bensa & Didier Fassin (dir.), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte, p. 99-120.

MAUGER GÉRARD, 2006.
Les bandes, le milieu et la bohème populaire. Études de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires (1975-2005), Paris, Belin.

MERCKLÉ PIERRE, 2004.
Sociologie des réseaux sociaux, Paris, La Découverte.

MIGNON PATRICK, 1998a.
La passion du football, Paris, Odile Jacob.

—, 1998b.
« Faire corps. Supporters ultras et hooligans dans les stades de football », *Communications* n° 67, p. 45-58, en ligne : https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1998_num_67_1_2015 [dernier accès, décembre 2020].

MOHAMMED MARWAN, 2011.
La formation des bandes de jeunes. Entre la famille, l'école et la rue, Paris, PUF.

MORIN OLIVIER, 2013.
« Introduction. Les équivoques du rire », *Terrain* n° 61, p. 4-15, en ligne : https://journals.openedition.org/terrain/15142 [dernier accès, décembre 2020].

MURZI DIEGO & FERNANDO **SEGURA TREJO**, 2014.
« La violence dans le football en Argentine. La réaction citoyenne face aux *barras bravas* », *in* Thomas Busset, Roger Besson & Christophe Jaccoud (dir.), *L'autre visage du supportérisme. Autorégulations, mobilisations collectives et mouvements sociaux*, Berne, Peter Lang, p. 107-121.

RASERA FRÉDÉRIC & NICOLAS **RENAHY**, 2013.
« Virilités. Au-delà du populaire », *Travail, genre et sociétés* n° 29, p. 169-173, en ligne : https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2013-1-page-169.htm [dernier accès, décembre 2020].

RENAHY NICOLAS, 2010.
Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale, Paris, La Découverte.

SAUVADET THOMAS, 2006.
Le capital guerrier. Concurrence et solidarité entre jeunes de cités, Paris, Armand Colin.

SCHWARTZ OLIVIER, 1998.
« La notion de "classes populaires" », mémoire d'habilitation à diriger des recherches, université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines.

SIGNORELLI AMALIA, 1994.
« Territoires. Les *tifosi*, l'équipe et la cité », *Ethnologie française* n° 24/3, p. 615-628, en ligne : https://www.jstor.org/stable/40989606?seq=1 [dernier accès, décembre 2020].

WACQUANT LOÏC, 2015.
« Pour une sociologie de chair et de sang », trad. Michaël Busset & Michaël Cordey, *Terrains & travaux* n° 26, p. 239-256, en ligne : https://www.cairn.info/revue-terrains-et-travaux-2015-1-page-239.htm [dernier accès, décembre 2020].

WITTERSHEIM ÉRIC, 2014.
Supporters du PSG. Une enquête dans les tribunes populaires du parc des Princes, Lormont, Le Bord de l'eau.

NOTES

1. Comme Chris Waddle auprès des supporters de l'Olympique de Marseille, l'ailier droit brésilien Garrincha, joueur en activité dans les années 1950 et 1960, a bénéficié d'une importante popularité au Brésil en partie liée à son style de jeu caractérisé par des dribbles déroutants aux effets comiques, à tel point qu'il fut comparé à Charlot. Voir Leite Lopes & Maresca 1989.

2. Ajoutons que l'observation participante permet d'accéder plus aisément au registre de l'humour car elle permet de saisir les pratiques et les discours des enquêtés en situation, là où l'entretien individuel amène le sociologue à collecter des propos réflexifs et plus maîtrisés « hors contexte ».

3. Le 29 mai 1985, lors de la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions opposant le Liverpool FC à la Juventus de Turin au stade du Heysel, à Bruxelles, les supporters anglais envahissent la tribune des partisans italiens provoquant un mouvement de panique qui se solde par la mort par étouffement et piétinement de 39 personnes devant des millions de téléspectateurs. Le drame marque profondément l'opinion, les dirigeants du football comme les pouvoirs publics et le terme de « hooligans » entre alors dans le langage courant.

4. Pensons à deux illustrations. En France, la demi-finale perdue par l'équipe nationale face à l'Allemagne au terme d'un scénario tragique lors de la Coupe du monde de 1982 est restée dans la mémoire collective. Plus près de nous, l'élimination de l'équipe de Belgique face à la France au même stade de la compétition lors de l'édition de 2018 a fait l'objet de nombreux commentaires côté belge, opposant la beauté du jeu des premiers au froid réalisme des seconds. Par-delà leurs différends sportifs récents, Belges et Français se trouvent donc unis dans l'injustice.

5. Ces questions surgissent dans d'autres activités collectives fondées sur un engagement intense autour d'un objet de passion. Sur le cas des fans des Beatles, voir Le Bart 2004.

6. La carrière supportériste est ici entendue dans le sens que la sociologie interactionniste lui donne, à savoir une suite séquentielle de positions objectives occupées par un individu et la façon dont il vit et interprète subjectivement ces changements.

7. À l'instar des sociologues du travail et des professions par exemple. Voir notamment Frisch-Gauthier 1961 ; Deschenaux & Clément 2012 ; Le Lay & Pentimalli 2013.

8. Parmi la gamme des effets perturbateurs, cette situation peut provoquer la curiosité amusée à l'égard du travail de l'ethnographe, créer des attitudes de méfiance et de repli ou bien encore pousser à la surenchère certains participants qui, se sachant scrutés, cherchent à en mettre plein la vue à l'observateur extérieur. Notons par ailleurs que le chercheur peut lui-même être l'objet de plaisanteries et de moqueries, une façon pour les enquêtés de le tenir à distance. Lors d'une observation menée à Marseille pour les besoins de l'enquête portant sur Depé, un membre d'un groupe de supporters s'amusa

par exemple à tourner publiquement en dérision mon statut de sociologue en me surnommant « le psychanalyste ». L'humour est ainsi une composante assez classique de la relation qui se noue entre l'ethnographe et ses enquêtés. Sur ces aspects, voir Madec 2002 ; Mainsant 2008.

9. Par « classes populaires », il désigne des groupes qui se caractérisent par leurs propriétés de position sociale et culturelles.

10. Cette définition est ma traduction du concept de style de groupe tel que ces chercheurs le présentent (2003 : 737).

11. L'omniprésence des blagues stigmatisant l'homosexualité rejoint le constat fait par Guyon (2007) lors de son enquête sur les supporters ultras de l'AJ Auxerre. Les déplacements sont marqués par de nombreuses vannes à caractère sexuel.

12. Il faudrait ajouter que si les plaisanteries sur le physique scellent effectivement l'appartenance au groupe, l'usage de surnoms signale aussi la reconnaissance de la singularité individuelle.

13. Le supportérisme constitue un terrain intéressant pour travailler sur la distance au rôle. On pourrait faire l'hypothèse, en suivant Goffman, que ce sont les individus les plus expérimentés qui peuvent injecter de l'ironie dans la situation : « [...] seuls ceux qui sont à l'aise dans leur engagement peuvent exprimer de la distance. Ainsi, [...] il apparaît que la conformité parfaite aux prescriptions du rôle se produit plus souvent chez les néophytes, qui doivent prouver leur compétence, leur sincérité et la conscience de leur place, laissant la mise à distance pour plus tard, lorsqu'ils seront fermement "validés" dans leur rôle. » (2002 : 87)

14. L'expérience des Cagoles, qui a duré plusieurs années, se rapproche de la stratégie de l'entre-soi féminin, telle qu'elle est documentée par Bérangère Ginhoux dans son étude des ultras stéphanois (2015). Cette « combine » consiste à se rassembler pour permettre aux filles, largement minoritaires, de négocier une place au sein du groupe masculin. Cela peut se traduire par une occupation particulière de l'espace (une portion de la tribune par exemple) ou par des activités réalisées exclusivement entre elles. Sur les rapports entre hommes et femmes dans les groupes de supporters ultras, voir aussi Guyon 2007 ; Ginhoux 2018.

15. Par bien des aspects, ce qui se joue dans les collectifs de supporters n'est pas sans rappeler la « culture de l'éloquence » et la virtuosité verbale propres aux groupes d'adolescents étudiés par Lepoutre (1997). Mieux rapprocher les travaux sur les supporters de football des recherches sur les bandes de jeunes hommes constitue plus largement une perspective intéressante. Je pense en particulier à Mauger 2006 ; Mohammed 2011 ; Sauvadet 2006.

16. Un match de football engage en réalité plus qu'un rapport entre énonciateur et destinataire. Le stade étant un lieu de circulation de la parole et le soutien orchestré par les groupes de supporters ayant les caractéristiques d'une performance publique, physique et vocale, accomplie sous le regard de tiers, il faut inclure aussi des récepteurs extérieurs au jeu d'offense qui se déploie entre deux camps rivaux. Ainsi, les mois d'août et septembre 2019 ont vu par exemple s'opposer, d'un côté, les autorités publiques et sportives – le ministère des Sports et la Ligue de football professionnel –, et, de l'autre, les groupes ultras, autour de l'usage de slogans et chants homophobes dans les stades. Plusieurs rencontres du championnat de France ont été arrêtées et des sanctions prises telles que des rappels à l'ordre et des fermetures de tribunes. Générant

une importante couverture médiatique, la polémique a révélé le décalage profond entre d'une part l'expérience vécue par certains supporters, dont le plaisir d'être au stade tient à la transgression que cet espace est censé autorisé et d'autre part la perception de l'activité de soutien par les dirigeants et d'autres acteurs situés hors du champ du supportérisme. Là où les premiers usent d'une rhétorique et de termes qu'ils considèrent comme faisant partie du « folklore » des tribunes, les seconds pointent et déplorent leur caractère outrancier et insultant. Cette séquence touche des questions et préoccupations anciennes, celle de définir ce qui est admis et acceptable au stade, en somme de fixer les bornes qui délimitent la bonne tenue, ou celle de réussir à appréhender la figure fuyante et ambivalente du supporter, entre valorisation de la ferveur et inquiétude vis-à-vis de l'excès et du désordre. Voir Fontaine & Lestrelin 2019.

RÉSUMÉS

Retenir l'humour comme modalité de participation au spectacle footballistique peut paraître incongru. *A priori*, le match de football n'est pas une histoire drôle. La chose semble entendue si l'on prend pour terrain d'enquête les collectifs de supporters radicaux. Pourtant, la capacité à faire rire occupe une place importante parmi les qualités valorisées au sein de ces groupes et les lieux de la présence supportériste sont autant de territoires de circulation de la parole humoristique. En apparence anecdotique, la question du rire se révèle heuristique si l'on considère que la dimension combative de l'engagement supportériste, d'une part, et la dimension festive et facétieuse, d'autre part, forment les deux faces d'une même pièce. Ainsi, l'humour forme une voie d'entrée pertinente pour saisir les motifs de l'action et notamment le passage à l'acte violent, vu comme le résultat de l'intégration au collectif et de la fixation d'une frontière entre l'intérieur et l'extérieur du groupe.

It may be incongruous to hold humour as a modality of involvement in the football spectacle. Apparently, the game is not a funny story. This seems true if one takes the radical supporters groups for field of investigation. Yet, making people laugh occupies an important place among the qualities valued within these groups. The scenes where the supporters stand are territories for humorous words circulation. Apparently anecdotal, laugh is heuristic if one considers that the combative dimension of the supporters' commitment on the one hand, the festive and facetious dimension on the other, form the two sides of the same coin. Thus, humour is a relevant way to grasp the motives of the action and in particular the transition to the violent act, seen as the result of both integration and the establishment of a boundary between the inside and the outside of the group.

INDEX

Mots-clés : supporters, humour, sociabilité, estime, groupe
Keywords : supporters, humour, sociability, esteem, group

AUTEUR

LUDOVIC LESTRELIN

CesamS EA 4260/ESO UMR CNRS 6590